

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

W.B. Lindsay, écrivain
Chambre d'Assemblée

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 24 DECEMBRE, 1847.

No. 2.

Religion.

ESSAI SUR LES POSITIONS RESPECTIVES DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION.

(Suite et fin.)

Se peut-il rien imaginer de plus important que cette peinture de l'Église accomplissant et poursuivant le cours de ses immortelles destinées, à travers les obstacles sans nombre qu'elle rencontre sur son chemin ? Que toutes les spéculations des savants semblent obscures et petites, en comparaison de l'œuvre divine élaborant dans le temps et dans l'espace la perfection de cette Église ! Et que serait-ce s'il nous était permis d'entrer dans les détails de sa constitution intérieure, de développer tout le secret de sa force et de sa magnificence ? Voyez, contemplez, dirons-nous à ses antagonistes, sa lumière inaltérable ; considérez l'immuabilité de ses doctrines, l'universalité de sa puissance, le caractère céleste de ses attributs ; et pourrez-vous ne vous pas écrier soudainement avec l'ange de Meaux : "La comprenez-vous, maintenant, cette immortelle beauté de l'Église catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présentent, passés et futurs ont de beau et de glorieux ? Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique ; mais en même temps que vous êtes forte ! Belle, dit le saint cantique, et agréable comme Jérusalem ; et en même temps, terrible comme une armée rangée en bataille : belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité et une police admirable sous un même chef ; belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles, vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cette état, car votre beauté ne vous quitte pas ; mais tout-à-coup devenue terrible : car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible, quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi ? Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte, lorsque vous marchez. Pierre à votre tête, et la chaire de l'apôtre vous unissant toute ; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés ; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécution des siècles futurs ; dissipant les hérésies et les étouffant quelquefois dans leur naissance ; prenant les petits de Babylonne et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre ; Jésus-Christ, votre chef, vous mouvant d'en haut et vous unissant, mais vous mouvant

et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse agir tout entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action."

À l'aspect de tant de force et de majesté d'une part, de tant de faiblesse et de misère de l'autre, il nous semble entendre demander comment l'empire de la vérité a, pour s'établir, à combattre tant de contradictions. C'est là en effet un des mystères les plus douloureux de la nature humaine, dont il faudrait mettre à nu toute la corruption, pour dévoiler les causes d'un aveuglement aussi effrayant qu'il est incompréhensible. Le disciple bien-aimé du Sauveur nous a donné une explication profonde, lorsqu'il a dit : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ad invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est, non quaritis ?* Hélas ! les déviations mêmes de l'intelligence humaine sont encore des réminiscences confuses et désordonnées de sa grandeur originelle. Se retournant, par un mouvement involontaire, comme Adam exilé d'Eden, vers les biens qu'elle a perdus, elle s'efforce, dans l'esclavage de sa triple concupiscence, de ressaisir les trésors spirituels qui lui sont interdits pour la vie du temps, et qui ne seront acquis, d'après l'Écriture, qu'à des esprits sortis purs du creuset de l'épreuve et de l'expiation. La jouissance prématurée du bonheur ineffable qu'ils procurent ne convient plus à notre nature infectée dès sa source, et qui ne pourrait la supporter. Doutez-vous que l'orgueil, sous quelque forme d'ailleurs qu'il se dissimule dans ses subtilités et dans ses ruses, — car nous ne parlons pas de cet orgueil grossier et brutal qui veut tout envahir par la violence, — ne soit le principe des résistances de l'esprit humain ; voyez tous les désordres qu'elles amènent à leur suite ; considérez les produits médiats ou immédiats qui sont les fruits des écrits et des systèmes que nous avons en vue : *A fructibus eorum cognoscetis eos*. Tous les jours se déroulent sous nos yeux les déplorables conséquences de ces doctrines subversives que le rationalisme se donne la mission de propager dans les classes les plus infimes de la société, afin, sans doute, que la force brute devienne en temps et lieu l'auxiliaire et le complément de la force rationnelle. Qu'en est-il devenu ? que les plaies hideuses qui rongent la société ont fait pousser des cris d'angoisse et de détresse aux fauteurs mêmes de ces doctrines, aussi bien qu'à ceux-là qui se sont élevés sur les ruines du passé une fois que l'influence du catholicisme sur la multitude s'est affaiblie, le débordement des passions corrompues que lui seul, suivant l'aveu d'un ministre protestant (1), pouvait contenir, n'a plus connu de bornes. Le prestige de l'autorité politique a dû disparaître dès que l'au-

torité religieuse a perdu son crédit. Et pourtant, à moins de vouloir bâtir sur le vide, il faut reconnaître que là où il n'existe point d'autorité, il n'est plus de société possible. Comment traiter cette soif inextinguible des plaisirs, cette lèpre incurable de l'orgueil qui nous dévore, de l'ambition qui nous consume, de l'égoïsme qui consécrit chacun dans l'amour exclusif de soi, en faisant fouler aux pieds les lois les plus saintes, les droits les plus sacrés ? Le chef actuel de l'État, qui peut contempler les choses sociales de haut, et dont nous invoquons le témoignage, a prononcé, dans une occasion solennelle, ces graves paroles : "Tout le mal actuel vient de ce que personne ne veut être à sa place (2)." Oui, sans doute, tout le mal est là ; c'est ainsi qu'il fallait que la sentence de l'Écriture fût vérifiée : *Malheur à vous qui semez des vents, car vous recueillerez des tempêtes !*

Vainement le rationalisme voudrait décliner la responsabilité des maux qui pèsent sur l'humanité, et qui menacent de s'étendre, sans bornes et sans mesure, si la religion ne se hâte de reconquérir sur les esprits sa salutaire influence. Rétablissons les croyances de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la peine et de la récompense éternelles, que des nébuleuses théoriques ont tant contribué à faire tomber dans l'oubli, et qui sont cependant la seule sanction possible de la morale. Tant que ces croyances ne seront pas remises en honneur, rien ne sera fait, malgré forts et remparts, et il ne nous restera peut-être qu'à assister à la chute nouvelle d'un empire qui nous confondra, sous ses ruines fumantes, avec les vieux débris des empires auçants par le souffle de la fureur divine. Que l'on comprenne enfin la nécessité de réhabiliter les pratiques publiques d'un culte dont les obligations les plus essentielles et les plus générales ont été scandaleusement méconnues par les hommes les plus intéressés à en maintenir l'autorité, comme si le passé et le présent n'avaient offert à leurs regards que des gages de la sécurité la plus complète pour l'avenir. Déjà, du reste, nous le confessons avec bonheur, l'éveil semble avoir été donné sur ce point à plusieurs de nos hommes d'état, comme le prouvent la circulaire adressée le 26 octobre, 1843 par le ministre de la marine aux préfets maritimes, sur la suspension des travaux dans nos ports pendant les jours de fêtes, et la séance de la Chambre du 28 février dernier, séance qui a été, dans sa plus grande partie, occupée par une intéressante discussion sur l'observation publique du dimanche.

Au risque d'offenser l'orgueil philosophique, ne nous lassons pas de répéter : A la religion seule la mission efficace de

(1) M. Guizot.

(2) Discours officiel du jour de l'an à M. Barthe.

guérir les maux que le rationalisme a causés au monde. Telle est sa puissance, telle est la légitimité de son rôle, que, dans les temps anciens, les cultes religieux qui n'avaient retenu de la vérité que l'ombre, encore obscurcie de tant d'erreurs, en abdiquant un pouvoir usurpé pour céder leur place à la philosophie, livraient le monde dégradé à d'épouvantables catastrophes. C'est ce qui a fait dire à M. Villemain : "Phénomène remarquable, et qui prouve qu'il y a quelque chose de salutaire dans un culte quelconque ! L'homme devient d'abord plus méchant et plus vicieux, en cessant de croire une religion qui semblait permettre tous les vices (1)." Lorsque nous passerons en revue la littérature et les mœurs contemporaines, trop d'occasions, nous seront données de constater l'analogie de notre époque avec celle qui vit se consommer la décadence de l'empire romain. Nous signalerons toutefois les modifications notables que le christianisme a apportées dans la situation politique de notre pays, et nous y puiserons des motifs de confiance propres à rassurer les esprits humbles et croyants.

Dans les circonstances périlleuses où nous nous trouvons, l'épiscopat français a dignement soutenu sa vieille renommée de science et de sainteté. La presse toute entière s'est vivement émue en entendant la grande voix des héritiers de saint Ambroise, de saint Athanase, de saint Bernard, de Bossuet. Tant que le drapeau sacré soutenu par leurs mains ombragera nos fronts, nous ne désespérerons pas du triomphe de notre sainte cause. A leur tête nous voyons s'avancer le représentant visible de Dieu sur la terre, à qui le céleste rédempteur a engagé sa parole éternelle, en lui promettant que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre son Eglise. Hommes de peu de foi, que craignons-nous lorsque nous sommes portés sur le vaisseau qui porte la parole de Jésus-Christ ?

Que la distance est prodigieuse entre l'enseignement de charité tel qu'il est donné au monde par nos pères dans la foi, et l'enseignement que la philosophie professe devant ses adeptes ! D'un côté, la nature humaine, relevée de son abjection, ne se propose rien moins que d'atteindre à la sublime perfection d'un Dieu qui lui promet de l'unir à son essence infinie, sans lui ôter sa personnalité. De l'autre, la nature humaine, refoulée dans son abîme de misères, livrée à l'angoisse et au désespoir, sans consolation, sans secours ; ou, si des promesses lui sont données, elles ne laissent attendre qu'une réparation aussi vague que les théories qui les produisent. D'un côté, l'idéal, de la vertu se révélant subjectivement dans les pratiques les plus humbles et les plus communes ; de l'autre, un grand appareil des termes les plus sonores et les plus pompeux pour recouvrir les idées creuses qui font l'objet de la philosophie. D'un côté, une connaissance de la double nature de l'homme fondée sur des traditions auxquelles le savoir le plus orgueilleux ne peut rien comparer dans le résultat de ses recherches, et qui donnent à la religion ce pouvoir si grand et si doux

de fortifier et de consoler ; de l'autre, des études entreprises sur des méthodes et des bases arbitraires, qui poussent leurs auteurs à confondre les notions les plus simples, à renverser les vérités les plus élémentaires, à bouleverser les idées et les choses au point de ne plus discerner ce qui est mal et ce qui est bien. Ah ! quand du haut des chaires épiscopales descend la parole qui vivifie les âmes recueillons tous avec la diligence la plus attentive cette manne précieuse. Tous sont appelés au céleste banquet, et nul n'en est exclu que celui qui court volontairement à sa perdition. Mais il est des hommes pour qui la parole sacrée, par cela même qu'elle tombe de la bouche d'un prêtre, perd son autorité. Ces hommes n'invoquent, disent-ils, que leur raison et la science, et tout autre langage résonnerait à leurs oreilles comme une voix inconnue roulant sans pensée et sans but dans la solitude du désert.

Eh bien ! nous avons osé penser, dans notre humilité, que, même à côté de l'enseignement qui nous vient de l'Eglise, il était encore possible d'opérer quelque bien. S'adresser au libre arbitre, à l'intelligence de tout homme qui a connu de son origine, de sa nature, de ses destinées, une idée trop haute pour se pouvoir assimiler à la brute absorbée dans ses fonctions animales, lui prouver que la raison, que la science, loin de renier la religion au profit de la philosophie, militent au contraire contre la philosophie en faveur de la religion ; lui faire reconnaître que, loin de rétrécir et d'annihiler les plus nobles facultés de l'âme, celle-ci les développe et les mûrit ; rechercher par quels motifs, par quelles passions, par quels aveuglements systématiques les vérités ont été détournées de leur voie ; en un mot, qu'on nous passe ces termes, faire un appel à la raison à jeun contre la raison ivre, telle est la tâche que nous voudrions remplir, autant du moins, que nos faibles moyens nous le permettraient. Est-ce une témérité trop grande de notre part de nous attribuer une pareille mission ? Nous ne le croyons pas : la voix d'un laïque peut quelquefois faire naître par son peu d'éclat même, par son défaut de consécration spéciale, la confiance et l'attention que des esprits infatués des idées du rationalisme philosophique refuseraient tout net aux hommes revêtus d'un caractère sacré.

Mais nous dira-t-on peut-être, si la religion chrétienne est aussi belle, aussi aimable, aussi vraie que vous la faite, comment expliquer tant de dissidence parmi ces hommes dont l'intelligence fortement cultivée ne permet pas de douter qu'ils ne se plussent à embrasser le beau et le vrai dès qu'ils les auraient trouvés ? Ici nous signalerons un fait qui surprendra quelques lecteurs. Plusieurs de ces hommes ont fait des études profondes. Mais dans leurs investigations laborieuses, ils n'ont oublié qu'un point ; il est vrai que c'était si peu de chose, la religion ! Cette science, la seule qui dût leur paraître véritablement importante, puisqu'elle prétendait posséder seule la clé de tous les mystères qui les tourmentaient, cette science, ils l'avaient si peu étudiée, que, dans la plupart des ouvrages où ils veulent bien ne pas oublier de la citer, ils tombent sans cesse à son

égard dans les plus étranges méprises. Cela paraîtra difficile à croire : mais l'exposé de ces ouvrages et la critique que nous nous proposons d'en faire, justifieront surabondamment notre assertion, et démontreront l'ignorance ou la mauvaise foi des écrivains qu'un nom assez spécieux paraissait mettre à l'abri de tout soupçon de ce genre. Le lecteur n'aura qu'à choisir.

Lorsque nous disons que nous aussi, nous voulons nous réclamer de la science, que l'on se garde bien de croire que nous reconnaissons à celle-ci le droit de décider les hautes questions qui ne sont nullement de sa compétence. A Dieu ne plaise que sa vérité éternelle et immuable ait besoin d'un fondement si mince et si frêle, sur lequel s'agitent, pour s'évanouir comme des apparitions fantasmagoriques, tant de systèmes éphémères. Mais des savants, ou des hommes à qui l'on accorde ce titre, nous appellent sur leur terrain ; nous les y suivons pour abattre leurs prétentions, et leur fierté. La religion se suffit à elle-même ; ses preuves intrinsèques, indépendantes de tout ce qui change, de tout ce qui passe, sont fondées sur le témoignage divin qui ne peut mentir. Toutes les fois donc que la science paraîtrait lui refuser son témoignage, le devoir du chrétien, du savant, sera d'abord de constater s'il n'existe pas dans un autre ordre d'idées une provision de preuves imprescriptibles dont l'effet évident soit d'annuler les conséquences de toutes les apparences contradictoires qui viendraient d'ailleurs ; puis, de vérifier, d'analyser et de compléter les données du phénomène qui se présente, sous une apparence contradictoire, sûr qu'en changeant de face, il va changer aussi d'expression. — Contre tous les sophismes dont nous sommes inondés, et par lesquels on cherche à égayer la multitude, nous protesterons, parce que nos protestations raisonnées arrêteront peut-être sur le penchant de l'abîme quelques malheureux prêts à s'y précipiter ; nous protesterons, parce que nos protestations seront comme une planche de plus apportée à la construction de la digue élevée par nos pères dans la foi contre les empiétements quotidiens de l'erreur ; nous protesterons enfin, pour empêcher, dans la sphère de notre action, l'erreur de prescrire contre la vérité. "Lorsque les véritables doctrines, écrivait M. de Frayssinous, sont universellement enseignées, la vérité dans la politique qui en rendant l'autorité plus juste et les sujets plus soumis, sauve le gouvernement des passions de la multitude, et la multitude de la tyrannie des gouvernements ; la vérité dans l'éducation qui, en mettant en accord les doctrines et la conduite, fait que les instituteurs ne sont pas moins les maîtres que les modèles de l'enfance et de la jeunesse ; la vérité dans les lettres et dans les arts, qui les préserve de la contagion du mauvais goût, des faux ornements comme des fausses pensées, lorsque ces vérités ont pénétré dans les cœurs, qu'elles animent toutes les classes de la société, si elles n'arrêtent pas tous les désordres, elles auront du moins l'avantage d'en arrêter un grand nombre ; elles seront fécondes en sentiment généreux, en actions vertueuses, et l'on comprendra que la vérité est pour

(1) Du Polythéisme dans le premier siècle de notre ère.

le corps social un principe de vie. Si au contraire l'erreur sur les choses capitales vient à dominer dans les esprits, surtout dans ceux qui sont appelés à servir de guides et de modèles, elle les égarrera, les jettera dans de fausses routes, et, en corrompant les pensées, les sentiments et les actions, elle deviendra un principe de dissolution et de mort."

Dans un prochain numéro, nous donnerons un rapide exposé de la révolution cartésienne, puisque c'est de Descartes que l'on fait dater l'émancipation définitive de la pensée, et nous analyserons succinctement le mouvement et les destinées de la philosophie avant lui, de son temps, et après lui.

P. PERENNES.

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

I.

La nuit s'étendait noire, humide et glacée ; le vent d'hiver soufflait avec force, et tandis que de la rive gauche de la Seine arrivait par intervalles le bruit sourd et monotone de quelques lourdes voitures passant au loin, un homme, enveloppé d'un large manteau, se dirigeait du côté opposé, en sens inverse, du courant, et suivait, d'un pas aussi ferme et aussi rapide que pouvaient le permettre le débordement des eaux et l'intensité des ténèbres, l'étroite chaussée qui sépare le fleuve du parc de Conflans. Souvent il était obligé de s'arrêter pour s'assurer, au moyen d'un bâton, qu'il restait encore un faible espace pour poser le pied entre la Seine et les fossés. Longtemps il marcha, et, après d'extrêmes difficultés, atteignit Charenton. Là, il hésita sur la direction qu'il avait à prendre ; puis il marcha de nouveau et parvint, à travers la vase, au seuil d'une pauvre maison qu'il eut d'abord quelque peine à reconnaître dans un groupe de sept à huit chaumières presque semblables. Il frappa d'une façon particulière ; un cri de joie répondit à l'intérieur, et aussitôt la porte s'ouvrit. Une vieille femme portant une lampe, dont les pâles reflets jetaient une clarté douteuse et vacillante sur les objets environnants, accueillit, avec un respectueux empressement, le voyageur qui s'inclina sans répondre, et la suivit dans la chambre voisine. Là, un homme jeune encore gisait sur un misérable grabat. Une table vermoulue, chargée en ce moment d'une innombrable quantité de fioles d'où s'exhalait une odeur aromatique, es escabeaux à demi-brisés, une grande armoire ouverte et vide, étaient les seuls meubles qu'on remarquât dans cette pièce. Aux murs on voyait suspendus des filets de pêcheurs. Dans l'un des angles, un tas de paille, sur lequel on avait jeté une couverture en lambeaux, formait un second lit. Si

profonde fut l'impression qu'un tel spectacle produisit sur le nouveau venu qu'il resta immobile et silencieux, tandis que le malade, se soulevant avec effort, tendait vers lui ses bras décharnés, et levait au ciel des regards pleins d'une ineffable expression d'attendrissement et de reconnaissance. La vieille femme essuya une larme, et d'une voix émue :

— Que Dieu vous rende le bien que vous avez fait à mon fils ! — S'écria-t-elle, en joignant les mains. — Six semaines sans travail, cela est dur pour des gens comme nous, n'ayant que leurs deux bras pour ressource.

— Rendez grâce à celui qui a dit : *Ce que vous aurez fait à l'un d'eux, vous l'aurez fait à moi-même.* Je serai, croyez-le, largement récompensé, si je puis voir le bonheur, comme autrefois, et la piété, comme toujours régner en cette demeure, où Dieu n'a permis un moment d'épreuve que pour vous rendre plus forts par la douleur et plus grands par la foi ; car où seraient, je vous prie, nos titres de gloire, à nous, pour qui la souffrance et la pauvreté résument la vie ? Où seraient nos motifs de joie et d'espoir ? si nous ne savions que chaque larme de nos yeux, chaque soupir de notre cœur, chaque torture de notre être est un pas vers le Ciel, et que là-haut, toute misère vaillamment supportée, tout murmure étouffé, toute angoisse acceptée, nous sont comptés par un Dieu qui, pour tous, mesure au courage et dispense selon la foi le degré de bonheur céleste et de gloire immortelle.

En parlant ainsi, l'inconnu se tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine, comme pour comprimer les élans d'une âme prête à s'élever. Son aspect était imposant et sublime, et sa voix n'avait rien d'humain. La lumière de la lampe vint frapper son visage, qui apparut rayonnant comme celui d'un ange, et ferme, énergique, inspiré comme celui d'un apôtre. C'était un grand vieillard d'une complexion sèche et nerveuse. Bien des rides se croisaient sur son front. La profonde mélancolie de son regard attestait une longue suite de chagrins amers. La sagesse avait imprimé son cachet sur sa physionomie auguste ; l'expérience des temps passés se lisait dans le sourire doux et résigné de sa bouche, qui ne s'ouvrait que pour répandre des trésors de grâces et de miséricorde sur toute l'humanité souffrante ; mais, parfois, l'exaltation sainte, le souffle divin, le Verbe du Seigneur, descendait sur cet homme ; alors ses yeux étincellaient, son geste grandissait, l'éclair jaillissait de son regard et la foudre grondait dans sa parole.

Le malade qui avait écouté, pensif, leva tout à coup la tête vers l'inconnu, et s'écria avec effort :

— Oh ! merci d'être venu de si loin et à pareille heure, pour me donner tant de consolation et d'espérance !

Les sanglots l'interrompirent. Le vieillard lui prenant affectueusement la main.

— Si je mourais pour vous, dit-il, — je remplirais seulement un devoir. Nous sommes tous les enfants d'un même père, et ce qu'on fait par amour ne demande d'autre reconnaissance que l'amour. Celui qui reçoit est plus grand que celui qui offre. Celui qui souffre devient semblable au Christ, qui, après n'avoir rien possédé sur la terre, a voulu finir par la croix. Il a vécu pour sanctifier le malheur ; il est mort pour diviniser la souffrance.

Le malade se recueillit en lui-même, et le mouvement de ses lèvres indiqua qu'il priait. L'étranger fit alors signe à la vieille femme de le suivre à l'écart.

— Vous devez avoir tout épuisé, — lui dit-il ; — le médecin que je vous ai envoyé vous fera délivrer en son nom ce qu'il faudra pour exécuter ses ordonnances, mais cela ne suffit point ; voici quelques épingles que une personne fort riche m'a chargée de distribuer, sur mon passage, à qui en aurait besoin..... Prenez donc et ne rougissez pas ! Entre frères on peut accepter sans façon, et rendre cela beaucoup plus tard sans se gêner, quand Dieu a envoyé la fortune. Nous sommes les membres d'un même corps ; ce qui appartient à l'un appartient à l'autre. Le Seigneur n'a permis les riches et les pauvres que pour donner aux hommes l'occasion de se témoigner une affection mutuelle par des échanges de services jamais interrompus.

Et il lui glissa dans la main un rouleau d'or qu'elle accepta sans pouvoir trouver un mot à adresser à son bienfaiteur.

Celui-ci se rapprocha vivement du malade, lui dit encore quelques douces paroles, et tout-à-coup se frappant le front :

— Où sont les enfants ? — Demanda-t-il avec inquiétude.

La vieille femme courut au lit de paille dressé dans l'un des angles, souleva la couverture et montra deux jumeaux de trois ans, qui dormaient en se tenant embrassés. Il se pencha sur eux et les bénit.

— Henriette ! — s'écria le malade d'une voix sourde et déchirante.

La vieille femme baissa la tête ; l'étranger poussa un gémissement ; mais il se redressa aussitôt, et d'un ton prophétique :

— Je la retrouverai ! — dit-il.

Le malade fit entendre un cri aigu.

— Je vous la ramènerai pure ! — reprit l'inconnu avec un irrésistible accent de conviction.

— Que Dieu vous entende ! — ajoutèrent à la fois le pêcheur et sa mère.

— Et que son esprit soit avec vous, répondit le vieillard en s'éloignant.

Prêt à sortir, il se retourna et dit encore :

—Je reviendrai bientôt; si, d'ici-là, vous avez besoin de moi, n'attendez pas mon retour et faites-moi prévenir.

Quand le bruit de ses pas eut cessé d'arriver aux oreilles de la vieille femme, elle tomba à genoux sur le seuil, et rendit grâce à Dieu de ce que l'un de ses anges était descendu sur la terre.

L'inconnu reprit le chemin de la ville, et côtoya la Seine jusqu'au pont au Change, qu'il traversa pour s'engager dans le labyrinthe tortueux et fétide des rues de la Cité. Tout-à-coup il avisa une de ces maisons hautes, noires, étroites, à l'aspect sinistre et repoussant, hideux cloaque où viennent cacher, leur existence les êtres que l'excès du crime ou du malheur, fruits l'un et l'autre, de l'étroit égoïsme social, a rayés du monde et proscrits du soleil.

Il se fit ouvrir, jeta au portier un nom que celui-ci n'entendit point, gravit six étages aussi lestement que peuvent le permettre l'âge et la fatigue, et frappa doucement à une porte qui s'ouvrit aussitôt. Le vieillard se trouva alors en présence d'un jeune homme vêtu seulement d'une chemise en lambeaux et d'un large pantalon de toile écossaise. Ce personnage, coiffé d'un bérêt basque dont le gland tombait sur l'épaule droite, avait les pieds nus dans de magnifiques baboules orientales, et tenait à la main un pistolet d'arçon qu'il posa d'abord sur le guéridon, non sans un mouvement d'impatience et de dépit. Il affecta ensuite une parfaite insouciance, s'assit cavalièrement au bord de son lit, et toisa son visiteur d'une façon presque agressive en attendant que celui-ci prit la parole.

Le vieillard, en proie à des réflexions graves et pénibles, ne se pressait nullement d'expliquer le motif de sa visite. Il promena longtemps son regard autour de lui, et, comme pour donner le change à ses pensées, considérait, avec plus d'attention qu'il n'est convenable dans les habitudes ordinaires de la vie, les objets qui frappaient ses yeux.

C'étaient une chambre vaste et haute où des signes irrécusables de détresse s'alliaient à des vestiges de luxe qui faisaient ressortir d'une manière plus poignante la dégradation de l'ensemble. Un très beau Titien était posé sur une causeuse à demi-brisée et couverte de vêtements déchirés et souillés de poussière et de boue. Un grand vase de terre la plus commune servait de piédestal à une coupe antique d'un travail exquis. Sur la cheminée, des plâtres mutilés, des pipes, des pinceaux et des verres étaient jetés pêle-mêle.

Le vieillard poussa un profond soupir, et s'adressant au jeune homme :

—Je vous demande pardon, —dit-il, —de vous déranger à une heure aussi avancée de la nuit, néanmoins, j'espère que le motif de ma démarche me fera pardonner ce qu'elle peut avoir d'indiscret et d'étrange.

—Votre apparition chez moi, à cette heure, est plus intempesive que vous ne sauriez croire, —répondit le jeune homme; —mais, sans doute vous vous proposez un but, et une raison quelconque vous a fait choisir cette heure de préférence à toute autre.

—Je n'ai point choisi l'heure, —reprit avec dignité le vieillard, —vous n'étiez

point ici dans le jour, et vous savez que demain il eût été trop tard.

—Ceci fait le plus grand honneur à votre perspicacité; voyons si la fin répondra au début. Mais, pour Dieu! ne m'entendez ni de morale ni d'affaires; il me serait impossible de vous prêter attention.

Le vieillard reprit d'un air plus impérieux :

—Je serai forcé alors de parler malgré vous, et cepeut-être vous n'entendrez.

L'étranger et le jeune homme échangèrent un regard. Le second baissa les yeux. Le premier poursuivit avec calme :

—Monseigneur l'archevêque de Tours m'a prié de chercher pour sa galerie épiscopale, un saint Martin que, d'abord, j'avais envie de faire exécuter exprès. Mais on m'a parlé de celui que vous avez mis l'année dernière au Salon. Si ce tableau vous appartient encore, je viens vous demander de vouloir bien me le céder aux conditions qu'il vous plaira de fixer.

Le jeune homme se leva brusquement; la pâleur de ses joues fit place au rouge le plus ardent; ses yeux étincelèrent, et d'une voix brève et saccadée :

—Vous avez vu mon tableau! —s'écria-t-il.

—J'ai même entendu de grands maîtres en faire un pompeux et juste éloge.

—Vous ne me trompez pas?

—Je me suis toujours fait un crime de mentir, même pour obliger autrui.

—Pardou! —reprit avec feu l'artiste, —mais vraiment vous m'étonnez beaucoup. Ce tableau sur lequel j'avais eu la folie de jouer mon avenir, personne, que je sache, n'a daigné le regarder; pas un journal n'en a dit un seul mot; il est là, relégué dans l'ombre, entre les choses inutiles qu'on jette dans la rue chaque matin, et qu'on emporte avec les immortelles... Je ne suis pas un peintre, moi! —je suis un ambitieux, un fou dévoré d'orgueil, qui ai ruiné ma famille pour un espoir de renommée que je ne dois jamais atteindre; et, repoussé de tous, pauvre, inconnu, presque mourant, j'avais résolu de mourir, j'allais délivrer le monde d'un être ridicule et nuisible; et c'est alors que vous venez, au milieu de la nuit, me dire: j'ai entendu louer votre œuvre par de grands maîtres! et me prier de vouloir bien céder mon tableau aux conditions qu'il me plaira d'imposer! Oh! si vous me trompez, monsieur, vous êtes bien coupable, car vos paroles ont allumé dans mon âme un incendie que nul pouvoir humain n'éteindra désormais....

Le peintre laissa retomber sa tête dans ses deux mains; le vieillard reprit avec gravité :

—Le génie vient du ciel et doit être frère de la vertu, la foi seule donne le courage et la force d'accomplir les miracles, et rien ne peut s'appeler un chef-d'œuvre que ce qui est inspiré par Dieu. Qu'importent les jugements humains? L'avenir n'est à personne ici, et nul n'a le droit d'y prétendre, s'il n'a d'abord été appelé et sanctifié dès le sein de sa mère; car l'art est aussi un sacerdoce, qui souvent conduit au martyre. Levez donc les yeux, jeune homme, votre mission vient d'en haut; et je vous le dis, moi qui ai beaucoup vécu : la religion du Christ fait les grands artis-

tes, aussi bien que les saints, et les uns et les autres sont les témoins de Dieu sur la terre; et malheur à celui qui faillira dans sa tâche et s'arrêtera dans sa voie! La montagne est escarpée, la croix pesante, mais le Calvaire est un trône de gloire d'où l'âme qui s'envole jette sur le monde une lumière que les siècles se resplendent l'un à l'autre, et que les ténèbres du matérialisme ne peuvent pas plus étouffer en réalité sur la terre, que l'obscurité des nuits faire pâlir au ciel les étoiles.

Le jeune homme baissa respectueusement la main du vieillard. Ils échangèrent ensuite d'autres paroles qui furent pour l'artiste une source intarissable d'inspiration et d'espoir. Avant de se retirer, le vieillard laissa au peintre le prix dont ils convinrent pour le tableau, le chargea d'en composer plusieurs autres pour des églises différentes, lui donna rendez-vous pour le lendemain, et sortit en laissant son nom et l'indication de sa demeure.

Et comme le jeune homme cherchait par quel moyen il pourrait témoigner sa reconnaissance à l'étranger :

—Veuillez, —lui dit celui-ci, —me donner le pistolet que voici, et accepter en échange ce crucifix d'ivoire que vous garderez en souvenir du vieillard qui s'est trouvé sur votre chemin pour relever votre front qui s'inclinait, et vous soutenir dans ses bras au moment où vous rouliez dans l'abîme.

L'artiste comprit toute l'étendue de ces paroles et ne répondit point; mais quand l'étranger eut disparu, il serra fortement sur son cœur la croix d'ivoire en s'écriant :

—C'est Dieu qui m'a sauvé, je veux vivre et mourir pour glorifier son nom! Et plaçant la croix au-dessus de son chevet, malgré la nuit il reprit ses crayons pour esquisser la scène que nous venons de décrire.

Jules de TOURNEFORT.

(A continuer.)

Agriculture.

DE SON IMPORTANCE ET DE SON INFLUENCE SUR LA PROSPERITE DES ETATS.

L'agriculture, en donnant à l'homme les aliments nécessaires à sa subsistance et à celle de sa famille, lui offre en même temps les moyens les plus sûrs d'établir son bien-être, et il n'en existe pas de plus honorables pour contribuer au bonheur et à la prospérité de son pays.

Sans l'agriculture, l'homme resterait en proie aux angoisses du besoin, et serait livré à la dégradation de l'abrutissement et de la barbarie. Les fastes de l'histoire, en nous en donnant des preuves nombreuses et constantes, nous montrent combien cet art, le premier de tous les arts, a eu d'influence sur les époques les plus mémorables.

L'agriculture est aussi ancienne que le monde, puisque le premier homme fut agriculteur. L'histoire nous redit la prospérité des peuples chez lesquels l'agriculture était en honneur; tandis qu'elle nous fait un tableau déplorable des nations qui repoussaient la culture de la terre. C'est ainsi que dès la plus haute antiquité, nous voyons dans l'histoire de l'Egypte un peu-

ple, fondé par les bienfaits de l'agriculture, les apprécier au point de mettre au rang des dieux ceux auxquels il en devait la pratique, ériger une sorte de culte à l'agriculture, et y porter tant de soin et un zèle si éclairé qu'il atteignit et conserva, tant qu'il fut essentiellement agricole le degré de prospérité le plus remarquable par le concours de son élévation, de son développement et de sa durée. Nous voyons ce même peuple devenir ainsi le berceau des sciences et de la philosophie et, après environ 19 siècles de cette prospérité agricole progressive, finir par tomber dans le dernier degré de la misère et de l'avilissement, lorsque des conquérants barbares eurent ravagé et anéanti tous les moyens qu'un gouvernement sage et stable avait fait concourir pour assurer les succès et les bienfaits de l'agriculture.

L'histoire de la Grèce nous apprend que la population de ce pays, devenu depuis si célèbre, était vouée à l'abrutissement le plus ignoble jusqu'au temps où Cécrops vint d'Égypte, avec une colonie, faire connaître aux Grecs les ressources de la vie agricole, et parvint ainsi, en les retirant de leurs forêts, à soumettre aux lois de la vie sociale des hommes qui jusqu'alors ne se distinguaient que par leur immonde brutalité. On sait qu'elle a été la prospérité de la Grèce, on ne sait que trop aussi à quel état de dégradation elle a été livrée par ces mêmes conquérants qui ont ravagé ses campagnes et ruiné son agriculture, comme celle de l'Égypte.

Enfin, l'histoire du monde ne présente pas d'époque plus déplorable, plus malheureuse que celle où des peuples qui ne pouvaient plus exister chez eux, faute de cultiver la terre, ont envahi l'empire romain, ont saccagé ces belles campagnes, ces vastes contrées, où les citoyens les plus riches et les plus puissants de la république avaient regardé comme le plus grand bonheur de se livrer à l'agriculture et d'en répandre les avantages et les bienfaits. Aussi Cécrops, le prince des orateurs romains, dit-il, rien de plus utile, de plus agréable, de plus digne de l'homme que l'agriculture. On conçoit le degré d'honneur et de prospérité qu'avait alors acquis l'agriculture, quand on pense qu'elle avait inspiré à Virgile le beau poème des Géorgiques, qui fait si bien ressortir tous les avantages, tous les charmes de la vie agricole, et qui se résume en quelque sorte dans ces paroles si connues, *ô trop heureux cultivateurs s'ils connaissaient leur bonheur!*

« On n'a jamais pensé, dit Smith, le fondateur de l'économie politique moderne, qu'un apprentissage fut nécessaire pour l'agriculture, qui est la grande industrie de la campagne. Cependant après ce que l'on appelle les beaux-arts et les professions libérales, il n'y a peut-être pas de profession qui exige une aussi grande variété de connaissances et autant d'expérience que l'art de la culture. La quantité innombrable d'ouvrages qui ont été écrits sur cet art dans toutes les langues, prouve bien que les nations les plus sages et les plus éclairées ne l'ont jamais regardé comme un sujet de facile étude. . . . Non seulement l'art du cultivateur, qui consiste dans la direction générale des opérations de la culture, mais même plusieurs des

branches inférieures des travaux de la campagne, exigent beaucoup plus de savoir et d'expérience que beaucoup d'arts libéraux, et la majeure partie des arts mécaniques. Un homme qui travaille sur la toile, sur le cuivre ou sur le fer, travaille avec des outils et sur des matières dont la nature est toujours la même ou à peu près; mais celui qui laboure la terre avec un attelage de chevaux ou de boeufs, travaille avec des instruments dont la santé, la force et le tempérament sont très différents selon les diverses circonstances. La nature des matériaux sur lesquels il travaille n'est pas moins sujette à varier que celle des instruments dont il se sert, et les uns et les autres doivent être maniés avec beaucoup de jugement et de prudence; aussi est-il rare que ces qualités manquent au simple laboureur; quoique de prétendus beaux-esprits affectent de le prendre pour un modèle de stupidité et d'ignorance. A la vérité, il est moins accoutumé que l'artisan au commerce de la société, son langage, le son de sa voix ont quelque chose de rude pour ceux qui n'y sont pas habitués; mais son intelligence, habituée à s'exercer sur une plus grande variété d'objets, est en général bien supérieure à celle de l'ouvrier, dont toute l'attention est ordinairement bornée du matin au soir à exécuter une ou deux opérations très simples. Tout homme qui, par relation d'affaires ou par curiosité, au peu vécu avec les classes du peuple de la campagne et de la ville, connaît très bien la supériorité des cultivateurs sur les ouvriers des villes.

Et Malthus, un des plus célèbres économistes anglais, en parlant de la population excessive de la Chine en attribue une des causes, « au grand encouragement donné à l'agriculture dès l'origine de la monarchie chinoise. En Chine, le cultivateur, tant on y est pénétré de la nécessité et de l'importance de l'agriculture, est placé pour le rang, au-dessus du marchand et du fabricant. En conséquence l'ambition des basses classes est de posséder quelque portion de terre pour la cultiver. Tous les ans, l'empereur de la Chine trace lui-même quelques sillons avec beaucoup de solennité, afin d'animer les cultivateurs par son exemple; les princes de la famille royale manient la charrue après l'empereur; chaque gouverneur accomplit la même cérémonie dans sa province. »

Le même auteur en parlant des causes de la population et des obstacles qui y sont apportés, dit: « Dans les établissements de l'intérieur de l'Amérique Septentrionale (États-Unis) où l'agriculture est la seule occupation des colons et où on ne connaît ni les vices ni les travaux malsains des villes, on a trouvé que la population doublait en quinze ans. »

« De toutes les industries, dit le savant et judicieux auteur de l'Économie Politique Chrétienne, auxquelles l'homme peut se livrer pour assurer son existence et son bonheur, la plus solide, la plus appropriée à une juste distribution de la richesse, la moins sujette à de funestes vicissitudes dans l'activité du travail et dans le taux du salaire, celle qui maintient le plus heureusement l'équilibre dans la population, celle enfin que la Providence a offerte la première aux hommes, comme épreuve à la fois et comme consolation, est sans contre-

dit l'industrie agricole, c'est-à-dire le travail qui s'exerce sur le sol lui-même pour produire des aliments ou des matières premières.— L'agriculture, il est vrai, n'a même pas aussi rapidement la production de la richesse que le peut faire l'industrie manufacturière; elle ne crée point des fortunes individuelles aussi subites, aussi considérables; elle n'est pas susceptible d'employer promptement de vastes capitaux, mais elle apporte une meilleure distribution de l'aïsaire publique; elle amène une plus grande abondance de subsistances, un travail permanent et assuré, une plus juste fixation des salaires et une population plus saine et plus robuste. C'est à juste titre que, sous le rapport économique elle a dû avoir le premier rang dans l'industrie humaine. »

Écoutez encore quelques amis éclairés de l'industrie agricole:

« La culture des terres, dit M. Droz, est pour les hommes une immense manufacture: les terres fournissent une rente aux propriétaires, des profits aux fermiers, des salaires aux ouvriers de la campagne. Leur exploitation, est sous de nombreux rapports, l'industrie la plus importante; elle produit les subsistances et les matières premières; elle occupe la plus grande partie de la population; elle a sur les forces physiques de l'homme une influence salutaire; elle fait naître une prospérité moins sujette aux revers que celle dont la source est dans les manufactures et le commerce. »

« L'agriculture est, de toutes les occupations auxquelles l'homme peut se livrer, la plus utile et la plus honorable: la plus utile parce qu'elle sert immédiatement à sa conservation; la plus honorable, parce qu'elle est la plus indépendante, et qu'elle engendre toutes les vertus compagnes ordinaires des mœurs simples. Un laboureur cultive son champ, parce qu'il est sûr d'employer sa récolte; il n'a, pour cela, besoin ni de protection ni de récompense. Plus la société sera nombreuse, plus il aura d'intérêt à perfectionner et à étendre son travail, et c'est déjà une vérité reconnue que tout ce qui tend à accroître la population tend au profit du peuple des campagnes. »—(Ferrier.)

« L'agriculteur, dit le vicomte de Bonald, ne vit peut-être pas plus que l'industriel; mais il conserve plus longtemps ses forces exercées par des travaux plus pénibles mais plus sains. . . . On ne parle pas de l'intelligence du laboureur, bien autrement exercée par la variété des travaux, la conduite, la réflexion et les connaissances qu'exigent la culture de la terre et le soin des bestiaux, que celle de l'industriel occupé toute sa vie à faire tourner une manivelle, faire courir une navette, ou mouvoir un balancier.

« Que faut-il aux trois quarts des hommes, a dit l'Esprit-Saint, pour être heureux, si ce n'est de cultiver leurs champs tranquillement et de se reposer sans inquiétude à la fin de leurs travaux. »—(Macchabées, Liv. I. ch. 4. v. 8. et 12.)

Nous pourrions, s'il le fallait, multiplier les citations pour démontrer que chez tous les peuples civilisés, soit anciens, soit modernes, les hommes sages et pensants ont regardé l'agriculture comme la plus nécessaire, la plus essentielle et la plus impor-

tante des industries pour assurer tant la prospérité générale d'un pays que le bonheur individuel de ses habitants. Quelle est la cause qui a élevé l'Angleterre et la France au haut degré de puissance où elles sont parvenues, qui les rend les arbitres des destinées du monde entier? C'est l'agriculture, source première de leur civilisation et de leur commerce. Qui a développé dans la république des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, cette énergie, cet esprit commercial, ces progrès en tout genre qui font l'étonnement des étrangers, et qui ont fait de la nation américaine, la plus puissante du Nouveau-Monde? C'est encore l'agriculture, tandis que les nations de l'Amérique du Sud, possédant un sol plus fertile, un climat plus doux et plus favorable, sont dans un état d'immobilité, d'infériorité politique et morale par suite du mépris que la population professe pour les nobles, les utiles travaux de l'agriculture.

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

QUÉBEC, 24 DEC. 1847.

C'est avec un bien vif plaisir que nous annonçons la réélection de MM. Aylwin et Chabot comme représentants de notre cité. L'unanimité qui a accompagné cette élection, indique plus que toutes les paroles, que les citoyens de Québec ont compris toute l'importance de la lutte engagée depuis trois ans entre l'opposition et le ministère; qu'ils ont senti que maintenant que cette lutte est sur le point de se terminer par la défaite de l'administration, la reconnaissance leur faisait un devoir sacré de renvoyer dans la chambre représentative, les hommes qui ont défendu avec constance et courage les droits et les privilèges du peuple.

Nous ne doutons pas que l'exemple donné par l'ancienne capitale, ne soit suivi par tous les collèges électoraux du Bas-Canada représentés dans le dernier parlement par des députés appartenant à l'opposition. Nous espérons que dans les comités où il devient nécessaire de choisir de nouveaux mandataires par suite de la mort ou de la retraite des anciens, on n'oubliera pas que la lutte actuelle est une lutte de vie ou de mort; qu'on s'étendra sur le choix de personnes possédant la confiance par leur intégrité et leur attachement à la cause populaire, afin d'éviter toute contestation entre des hommes professant les mêmes principes politiques.

La nomination de M. Turcotte comme Solliciteur-Général du Bas-Canada a enfin été rendue publique, et maintenant cette nomination n'est et reniée par la Gazette de Montréal, l'organe de l'administration, est un fait accompli. Nous nous en réjouissons pour le pays, puisqu'elle a eu l'effet de détacher du ministère les quelques amis qui lui restaient. On dit que le salaire du nouveau Solliciteur-Général a commencé à courir du premier de mai dernier. Si

tel est le cas, M. Turcotte est très heureux que sa commission ait cet effet rétroactif, car il y a tout lieu de croire qu'il ne jouira pas longtemps des émoluments qui y sont attachés.

Nous avons vu le manifeste adressé par l'honorable L. J. Papineau aux comtés de St. Maurice et Huntingdon. Ce document qui contient plus de sept colonnes de la *Minerve*, ne peut, à notre grand regret, être publié dans notre journal. Néanmoins, pour en donner une idée à nos lecteurs, nous en faisons le résumé suivant:

M. Papineau prend pour point de départ les événements qui ont suivi l'année 1836... il parle du conseil spécial, des gouverneurs Colborne, Durham et Sydenham... puis, de l'Union des Canadas, au sujet de laquelle il s'exprime ainsi: "Nous avons vécu sous un régime déplorable, c'est surabondamment prouvé. C'est à ceux qui ne peuvent plus se dégager des conséquences qui découlent de leurs admissions, à démontrer que l'ordre nouveau est meilleur que l'ancien. Que le gouvernement responsable tel qu'il a fonctionné n'est pas un mot jeté au hasard, une vaine théorie nullifiée par la pratique et par les explications des lords Russell, Sydenham et Metcalfe.—Que l'acte d'union a été accompagné de cette concession (le gouvernement responsable,) pour que l'influence populaire se fit efficacement respecter par les gouverneurs. Moi, je ne crois rien de tout cela. . . . Comment se fait-il donc qu'un acte qui a fait du mal à tout le monde, à ceux qui l'ont demandé comme à ceux qui l'ont repoussé, contre lequel le blâme et le mécontentement sont universels dans le Bas-Canada, ne trouve pas dans l'enceinte législative une seule voix qui fasse écho aux plaintes presque incessantes qui sont entendus du dehors."

M. Papineau se déclare contre tout gouvernement sous le système actuel qu'il appelle une *tromperie*; il accuse l'Angleterre de mauvaise foi envers ses colonies; il se prononce pour un conseil *légitimatif électif*, et fait allusion au droit qu'avaient les anciennes colonies anglaises, *d'être leurs gouverneurs*.

En d'autres termes, le manifeste de M. Papineau se réduit à ceci:—Guerre à outrance aux Tories et aux réformistes du Haut-Canada qui ont demandé l'acte d'union; guerre à la métropole qui l'a accordé; blâme sur les libéraux du Bas-Canada pour avoir aidé à faire fonctionner cette *tromperie* du gouvernement responsable; et enfin reproche aux ex-ministres d'avoir été trop modérés.

M. Papineau semble si bien sentir ce qu'il y a d'impossible dans son programme politique, qu'il prie les électeurs de St. Maurice et de Huntingdon de ne pas l'élire; et ils feront bien de suivre son avis, en laissant M. Papineau aux douceurs de la vie privée.

Pour notre part, nous avouons que nous avons été tristement déçu par la lecture de ce manifeste. Nous avons tout lieu de croire que M. Papineau, si ses sentiments à l'égard de la métropole, son affection pour la république voisine étaient encore les mêmes, nous avions pensé, disons-nous, que dans les circonstances actuelles du pays, il garderait le silence sur

ces sujets brûlants; qu'il comprendrait l'inopportunité d'appeler l'attention publique sur l'expression d'opinions qui ne peuvent que grandement injurier, dans le présent ordre de choses, les intérêts les plus chers de cette partie de la population du Canada à laquelle M. Papineau appartient; qu'il sentirait qu'en l'an de grâce 1847, les déclamations du tribun de 1836, seraient un anachronisme politique.

Nous aurions aimé à voir M. Papineau dans l'enceinte de la chambre représentative; mais avec des opinions de la nature de celles exprimées dans son manifeste, nous sommes convaincu que dans l'intérêt du Bas-Canada, il vaut beaucoup mieux qu'il en soit autrement.

Nous devons informer nos lecteurs que la *Minerve* et le *Pilot* sont loin d'approuver les opinions émises par M. Papineau. Si l'espace nous le permettait, nous reproduirions les articles de ces journaux.

Nous commençons aujourd'hui la publication de PASTE-CHRIST, de M. Jules de Tournefort. Cet ouvrage qui a eu du retentissement dans le monde religieux, a été écrit pour combattre les doctrines anti-religieuses et les calomnies contre les jésuites que M. Eugène Sue a accumulées dans son *Juif-Errant*.

Nous accusons la réception du *Petit Traité de Grammaire Anglaise à l'usage des Ecoles Primaires*, par M. CHARLES GOSSELIN. Nous avons parcouru ce petit ouvrage approuvé par R. McDONALD, écuyer, dont tout le monde apprécie les connaissances en linguistique. Nous appelons l'attention de MM. les Commissaires d'écoles sur ce Traité qui se recommande par sa précision, sa clarté et le bas prix qui le met à la portée de toutes les classes. On pourra se le procurer chez MM. Côté & Cie., et à la Librairie Ecclésiastique de MM. J. & O. Crémazie, rue La Fabrique, No. 12.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs et surtout de ceux qui résident à la campagne, sur l'article AGRICULTURE dans notre feuille de ce jour.

À compter d'aujourd'hui l'Ami de la Religion et de la Patrie sera publié tous les Vendredis, dans la matinée. Nous avons adopté ce dernier arrangement pour pouvoir expédier notre journal aux paroisses d'EX-BAS, par la malle qui part ce jour-là.

Rovne: Politique de la Semaine.

Sept villes du Chili et du Pérou ont été détruites par un tremblement de terre. La secousse qui n'a duré que 43 secondes a été des plus violentes.

OHIO.—On écrit de Cincinnati, en date du 16: La rivière Ohio s'est débordée et l'eau est montée à une hauteur telle, que les steamers naviguent dans les rues de la cité. La ville de Lawrenceburg est inondée.

IRLANDE.—Le Docteur Cartwell de Meath a offert de donner £10,000 sterling pour l'établissement d'une université catholique romaine à Dublin.

Bœuf, do	992
Do tierces,	399
Lard, quarts,	307
Beurre, lbs.	58,632
Blé, minots,	54,375
Pois, do	62,083
Avoine, do	5,029
Gruau, do	2887
Potasse,	5052
Perlasse,	3530

Quantité de Bois expédiés du port de Québec en 1847.

Chêne,	1,804,080	pieds.
Orme,	1,591,520	..
Frêne,	91,040	..
Houveau,	108,560	..
Épinette rouge,	1,372,520	..
Pin blanc,	9,626,640	..
Pin rouge,	4,466,520	..
Douelles, std.	964	mille.
W. O. poinçons, }	1500	..
R. O. do	99	..
Quarts,	2,714,225	..
Madriers, Pin, std.	389,614	..
„ d'épinettes, bl.	4,155	..
Latte, cordes,	4,155	..

REMARQUE.—L'épinette rouge ayant été trouvée préférable à tout autre bois pour la construction des vaisseaux et des chemins de fer, une grande quantité en a été exportée cette année; on peut donc s'attendre à ce que ce bois sera constamment en demande.

Nous croyons devoir recommander aux personnes engagées dans le commerce des madriers, de les faire faire de plus de 12 pieds de longueur; chaque année démontre la préférence que les madriers sciés dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle Ecosse, qui ont jusqu'à 16 pieds de long et plus, obtiennent sur les madriers du Canada.

Vaisseaux construits à Québec, en 1847.—45 vaisseaux—Tonnage 33,725.

Correspondances.

Revd. M. J. B. P... Ste Croix,—Reçu 10s.
Revd. M. C. G... Collège Ste.-Anne,—Lettre reçue, journaux expédiés.
Revd. M. L. P... St. Germain,—Merci, mille fois, de votre zèle pour notre publication.

ANNONCES.

AVIS.

LE Comité chargé d'aider les Incendiés de 1845 à disposer de leurs débetures, ayant décidé dans sa séance d'hier, en adoptant les résolutions ci-dessus que ceux des dits incendiés qui désirent se prévaloir de ses services devront déposer leurs débetures entre les mains du soussigné Président du dit Comité, avis est par le présent donné qu'à compter du Lundi, le 20 du courant, et tous les jours ensuite (Fêtes et Dimanches exceptés) le Soussigné sera prêt à recevoir en son Domicile, Rue St. Louis, de 10 heures du matin à 4 heures, de l'après-midi, les débetures que l'on désirera lui confier, pour être vendues au pair dans l'ordre où les Propriétaires d'icelles auront inscrit ou inscriront leurs noms sur le Registre tenu à cet effet par le Secrétaire du Comité.

Avis est par le présent donné aux Capitalistes qu'à compter de la même époque et aux mêmes lieu et heures, le soussigné sera prêt à traiter avec eux et à leur livrer des débetures pour telles sommes qu'ils désireront placer de cette manière.

ED. CARON.

Québec, 21 décembre 1847.

APPRENTI TYPOGRAPHE.

ON a besoin à l'Imprimerie de l'Ami de la Religion et de la Patrie, d'un apprenti comme typographe.

AVIS.

LES soussignés étant nommés Exécuteurs des testament et dernière volonté de feu Thomas Fargues, en son vivant de la cité de Québec, médecin et chirurgien et gradué de l'Université d'Edimbourg, requièrent toutes les personnes qui sont endettées à la succession du dit feu Thomas Fargues de venir régler immédiatement, et celles qui ont des réclamations contre la dite succession de faire tenir leurs réclamations à R. E. Caron, l'un des soussignés.

ED. CARON,
ANT. PARANT,
Exécuteurs Testamentaires
Québec, 21 décembre 1847.

AVIS.

LE soussigné fait ses remerciements à ses amis et au public en général de l'encouragement libéral qu'il a reçu depuis qu'il a établi son moulin à rabotter, et il prend la liberté de les avertir qu'il sera prêt dans quelques jours à scier des madriers et toutes espèces de bois de construction. Il se flatte que comme il a réduit ses prix d'un tiers, on voudra bien lui continuer les mêmes faveurs qu'il a reçues jusqu'à présent.

G. O. Fiset, jr.

Québec, 24 décembre 1847.

JOSEPH CADOTTE,

Rue St. Pierre, près du Marché,
BASSE-VILLE.

FAIT ses plus sincères remerciements au public en général pour l'encouragement qu'il en a eu jusqu'ici, et l'informe respectueusement qu'il aura toujours constamment en main, comme ci-devant,

HARNAIS, BOTTES et SOULIERS
FRANCAIS, etc.

Quantité de CUIRS CANADIENS, tels que peaux de Mouton, Veau, à des prix très modérés. POINTE DE SECOND PRIX.

Québec, 24 décembre, 1847.

ETABLISSEMENT

DE TAILLEUR.

LE soussigné remercie ses amis et le public de l'encouragement qu'il a reçu depuis plusieurs années et les informe qu'il continue au même lieu sa BOUTIQUE de TAILLEUR et son magasin de draps de toutes sortes. En outre un assortiment de casques, gants etc., de toutes sortes et faits dans le meilleur goût à des prix très modérés.

N. B. Il exécutera avec ponctualité tous ordres qui lui auront été confiés.

EDOUARD THIVIERGE.

Marchand tailleur.

St. Roch, 24 Déc. 1847, rue du Pont, no. 24.

Cadeaux du Jour de l'An.

LES Soussignés invitent les Dames et Messieurs à visiter leur splendide assortiment de CADEAUX pour le premier de l'An, consistant en livres magnifiquement reliés, boîtes à ouvrages, jouets d'enfants, etc. formant la plus belle importation qui ait jamais été offerte à Québec.

J. & O. CREMAZIE,
18 déc. 1847. 12, Rue la Fabrique.

Pharmacie Canadienne

du
DOCTEUR GIBOUX,
Haute-Ville, Rue St. Jean, No. 24, Québec.

Aux Maisons d'Education et Fabriques du
BAS-CANADA.

TRAITE' ELEMENTAIRE
de

MUSIQUE VOCALE.

PAR T. F. MOLT,

Organiste de la Cathédrale de Québec.

CE plan très bon et bien conçu, est aussi bien exécuté. L'AUTEUR, en restant fidèle au but qu'il s'est proposé, en écrivant une méthode dans laquelle toutes les difficultés sont traitées graduellement et se développent avec beaucoup d'art et de mesure, a su donner à ses leçons un véritable intérêt musical.

Les études qu'il a composées, et qui sont en grand nombre, sont remarquables par l'élégance et la distinction du chant.

Tous ceux qui ont eu l'avantage de lire ce *Traité de Chant*, s'accordent à dire que M. MOLT a rendu un véritable service à l'art, en consignait dans cet ouvrage le résultat de son expérience, et en livrant pour ainsi dire au public le secret de ce style simple et élevé, de cette diction noble et vraie, caractère distinctifs du talent de l'auteur.

Depuis quelques années, M. MOLT est professeur de chant, et sa classe est une des plus fécondes et des plus brillantes. Personnes n'était plus apte à publier un traité du chant que notre artiste. Comme organiste et comme professeur, il avait donné trop de garanties pour que son ouvrage ne fut pas accueilli avec toute la faveur qu'il mérite.

Pour avoir un style à soi propre dans l'Art du Chant, il faut étudier la musique vocale de toutes les écoles et de tous les maîtres; et maintenant que le chant large et expressif est bien distinct du chant d'agilité et d'exécution, quelque soit le génie créateur, italien, anglais, français ou allemand, qui vienne imposer au monde musical de nouvelles formules mélodiques, pour le chanteur le fond n'en restera pas moins toujours le même, et celui qui aura le mieux développé ses moyens et assoupli sa voix aux exigences de la vocalisation, celui qui saura le mieux phraser, accentuer, prononcer, abstractions faite des voix naturels, tels que la parfaite qualité de la voix, la grâce, le charme, la chaleur, etc., etc., celui-là sera un excellent chanteur.

S'adresser au propriétaire soussigné.

STANISLAS DRAPEAU.

Bureau de l'Ami de la Religion et de la Patrie. } QUÉBEC.

PRIX : 2s. 6d. chaque exemplaire.—
GRANDE REDUCTION : 24s. la douzaine.

On se procure aussi cet ouvrage à la Librairie Ecclésiastique de MM. J. & O. Ciémazie.

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

Ce Journal paraît tous les SAMEDIS, en 8 pages, 24 colonnes de matières. Le prix d'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, outre les frais de poste, payables par semestre. On ne s'abonne pas pour moins de six mois. Ceux qui veulent discontinuer, sont obligés d'en donner avis un mois avant l'expiration du semestre. Les lettres, paquets, argent, correspondances, etc., doivent être adressés, franc de port, à STANISLAS DRAPEAU Propriétaire, au bureau du Journal, No. 22, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec.

Les annonces seront publiées aux taux ordinaires des autres journaux.

On s'abonne à Montréal, à la librairie Canadienne de E. R. Fabre, écriv. 3, Rue St. Vincent.

Imprimé et Publié par STANISLAS DRAPEAU,
Imprimeur-Propriétaire, No. 22, Rue
Lamontagne, Basse-Ville, Québec.